



*Un regard espagnol sur l'Algérie du XIXème siècle :
l'empreinte de l'écrivain José Maria Servet.
A Spanish look at 19th century Algeria:
the imprint of the writer José Maria Servet.*

Saliha ZERROUKI* , Université abou bekr belkaid tlemcen
salihazerrouki@yahoo.fr

Information sur l'article

Reçu le: 18/01/2020

Accepté le : 14/03/2020

Publié le :07/12/2020

Mots clés

Altérité. Non-dits. Vestiges.
Occupation. Tlemcen

Keywords

Otherness. Unsaid.
Remains. Occupation.
Tlemcen

Résumé

L'Algérie a toujours été une destination privilégiée des visiteurs européens. José Maria Servet est l'exemple typique du chroniqueur chercheur qui s'engage dans une investigation de fond sur les us et coutumes des grandes villes algériennes. Il s'investit aussi dans notre passé lointain, remontant à la nuit des temps. Il a su tirer avantage de la conquête française, au moment de la colonisation, car il a parcouru l'Algérie, en compagnie des officiers français. Au-delà des desseins nourris par cet écrivain, le résultat de ses écrits en fait un éminent anthropologue dont le point de vue n'est toujours pas en accord avec la réalité du pays.

Abstract

Algeria has always been a favorite destination for European visitors. José Maria Servet is the typical example of a researcher chronicler who engages in a fundamental investigation into the habits and customs of large Algerian cities. He also invests in our distant past, going back to the dawn of time. He was able to take advantage of the French conquest at the time of colonization, as he traveled through Algeria, in the company of French officers. Beyond nourished designs.

* Auteur correspondant

L'objet de cette analyse est faire connaître ces pèlerins du voyage qui nous ont donné comme héritage une image de notre pays au XIX siècle. Notre but est de découvrir les desseins nourris et démontrer la perspicacité de ces voyageurs ou leurs partis pris et leur ethnocentrisme.

José Maria Servet Brugarolas, cet écrivain espagnol du XIX siècle, apporte une vision de l'Algérie à travers les différentes perspectives selon lesquelles il analyse les us et coutumes de notre pays. La portée interculturelle de cette étude peut être très édifiante au vu des résultats de l'étude des passages du chapitre VII, intitulé « *Tlemcen – Souvenirs historiques – Aspect général* », (pp. 53-69).

Ce sénateur espagnol de la province de Murcie est un voyageur invétéré, qui a entrepris d'écrire ses mémoires de voyages, dans deux volumes qui retracent ses parcours les plus importants, celui de Paris-Constantinople et la traversée des régions d'Algérie (García, 2015)

Son premier ouvrage intitulé « *Recuerdos de viaje de Paris à Constantinople* » (Souvenirs de voyage de Paris à Constantinople) (José, 1889)

est publié en 1889 et le deuxième « *En Argelia, recuerdos de viaje* » (En Algérie, souvenirs de voyage) (José, En Argelia recuerdos de viaje madrid, 1890)

en 1890, les deux travaux sont publiés à un espace de temps relativement court, à une année de différence.

José Maria Servet, en politicien aguerri et en écrivain conscient du rôle du pacte de lecture commence par informer les lecteurs d'un prélude nécessaire avant de s'engager dans le détail des observations et des narrations aussi bien de scènes de genres et de coutumes que de lieux visités. Ce caractère didactique de l'écrivain ne lui est pas propre, il est le reflet d'une génération d'écrivains naturalistes et réalistes espagnols qui ont eu comme principes d'écriture les paramètres suivants (<http://centros.edu.xunta.es/iesastelleiras/depart>).

-l'observation et la documentation considérées comme étapes préalables à la création littéraire.

-la description des personnages et des milieux, où la précision et la perspicacité sont des éléments de base, ainsi il va y avoir une abondance d'informations sur la vie

quotidienne : les us, les coutumes, l'habillement, etc.

- une description fidèle de la réalité avec un but didactique afin de présenter les défauts de la société dans le but d'apporter les changements nécessaires.

Les écrivains de cette époque sont de vrais chroniqueurs et leurs ouvrages des documents de références dont la rigueur scientifique est prouvée et approuvée.

Ainsi, Servet va anticiper sur l'historique de la ville de Tlemcen comme une introduction indispensable à ses témoignages. Il rappelle que la ville avait été une des plus importantes du monde :

Tlemcen a eu pour berceau Agadir, construite sur les ruines de Pomaria, qui selon certains historiens, avant d'être colonie romaine a dû être la résidence des Marhrawa, des chefs indigènes appartenant à la branche des Zenatas (<http://centros.edu.xunta.es/iesastelleiras/depart>);

L'auteur suppose que le nom de Pomaria a été donné à cet endroit pour les magnifiques bois et les vergers luxuriants. Il précise que ce lieu a servi de base à un corps de cavalerie commandé par un important personnage consulaire (dont il ne dit pas le nom) et qui était chargé d'observer les mouvements des tribus ennemies.

[*Ce qui nous interpelle c'est que nous sommes sous occupation française, sous quelle action une cavalerie espagnole occuperait-elle les lieux ?*]

Fidèle à l'esprit européen, le regard de l'autre nous a qualifiés, premièrement d'indigènes et ensuite de tribus ennemies, ce sénateur espagnol ne cache pas son ethnocentrisme.

Un élément semble attirer son attention en ce qui concerne les inscriptions sur le minaret d'Agadir et qui selon lui, font référence au pouvoir romain des siècles IV et V, il écrit :

Des inscriptions trouvées sur le minaret d'Agadir (...) font référence au pouvoir romain des siècles IV et V dont la deuxième moitié comprenait des évêques de la chrétienté entre lesquels figuraient ceux de Pomaria (José, op.cit)

En ce qui concerne cette mosquée, selon les informations l'historien Ghaouti Bensenouci (Bensenouci, 2011) de l'Université de Tlemcen, certaines pierres du minaret (qui existe encore

de nos jours) et sur lesquelles figurent des inscriptions romaines, sont un matériau trouvé par les constructeurs de la mosquée de l'époque, il s'agit en fait de pierres tombales romaines (trois ou quatre) comme le montre l'image suivante (fig. 1) :



Fig. 1. Détail minaret de la Mosquée d'Agadir à Tlemcen

L'explication que ne donne pas Servet est que les grosses pierres ont servi juste à la base de l'édifice qui est entièrement construit de briques pleines comme c'est la tradition dans l'édification des minarets de toute la région de Tlemcen.

Ce que semble ignorait Servet est que les français ont commencé par ouvrir une route dans la mosquée, acte intolérable qui viole un lieu sacré et qui marque le superbe mépris de l'occupant pour les lieux cultuels. Le résultat est que le minaret est séparé de la plate-forme (fig. 2) de la grande mosquée, la première du Maghreb Central, comme l'ont démontré les fouilles entreprises en 1973-1974 (Benachenhou, 2013) qui ont mis à jour l'immense salle de prières qui est restée isolée de son minaret. Cet acte de vandalisme institutionnalisé aurait-il été accepté en Europe ou dans une autre contrée ? C'est là une volonté d'aliénation culturelle et culturelle déclarée et donc,



Fig.2. La photo est prise depuis le minaret, du côté opposé de la rue

l'adoption en 2005 par la France d'une loi (<http://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/chirac-sarkozy->

[hollande-trois-discours-sur-l-algerie_190865.html](http://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/chirac-sarkozy-hollande-trois-discours-sur-l-algerie_190865.html)) où est reconnu « le rôle positif de la colonisation » française a laissé apparaître une face bien cachée de cette entreprise où de multiples violations ont eu lieu (humanitaires, physiques, morales, culturels, culturels et identitaires).

Ce qui est doublement désolant c'est qu'il s'agit de la première Grande Mosquée du Maghreb Central, construite sous Idriss 1^o, en 1387, et malheureusement, aucunes de ces caractéristiques historiques n'ont été prises en compte.

La conclusion qu'il faut en tirer est que l'auteur ne se préoccupe pas de la richesse locale, car il ne voit que les traces des romains qui lui semblent d'un meilleur intérêt, ce qui le situe hors du sujet. A la fin du chapitre VIII, toujours de son point de vue partial, il va jusqu'à justifier la disparition de certaines mosquées en parlant de multiples invasions, mais aussi « d'améliorations introduites par les ingénieurs français dans le tracé de la ville (http://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/chirac-sarkozy-hollande-trois-discours-sur-l-algerie_190865.html) » : autrement dit, il légitime que l'on ouvre une route dans une mosquée, la détruisant intégralement, ce qu'il appelle une « amélioration ». Cette prise de position est on ne peut plus outrageante pour notre civilisation et notre mémoire.

Que penser du fait que l'auteur écrive qu'il n'y a pas de dates précises indiquant l'invasion des arabes ? « Il n'y a pas de données exactes sur l'époque de l'invasion des arabes. Tlemcen ou Agadir, capitale du Maghreb, centre et métropole des états zyanides, a eu pour fondateur les Beni-Ifren, sur le territoire desquels elle est effectivement située » (Ibid., p. 54.)

Pour un écrivain dont la génération avait pour mission la méticulosité et la précision en ce qui concerne les informations apportées, il représente une faille, et ce sont ces détails-là qui nous poussent à penser que ce personnage avait d'autres buts en venant en Algérie, son souci n'était pas de relater des narrations de voyage, c'est un prétexte aux velléités dissimulées de celui-ci.

L'Histoire (https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l'Algérie) de l'Algérie montre que le VII^o siècle a marqué le début de

l'islamisation puis de l'arabisation partielle de la population avec des dynasties telles que les Rustumides (767-909), les Zirides (972-1148), les Hammadides (1014-1152), etc... pour ne mentionner que les premières dynasties qu'a connu le pays.

Des éclaircies se font de temps en temps dans cette lecture subjective, il arrive à l'auteur de faire l'éloge de Tlemcen comme étant *une des villes les plus florissantes du monde, à l'heure où les nations européennes commençaient à se réveiller de leur lourd sommeil* ^(Servet). Cette marque d'intérêt donne à réfléchir.

Poursuivant la lecture du chapitre, nous nous rendons compte qu'un détail semble échapper à José Maria Servet ^(Ibid., .), parlant des remparts de la ville, il écrit : « *Ce qui reste des murs arabes au Sud permet d'étudier le système de fortifications comme il était conçu pour l'usage du canon : une forte muraille de terre (...) dominée par des tourelles carrées, disposés tous les neufmètres* » ^(Servet, , op. cit.,).

Cette muraille dont il parle serait-elle celle de Mansourah ? Il n'en fait aucune mention.

Pour réajuster les dires de l'écrivain, il faut préciser qu'il s'agit d'une impressionnante enceinte construite en son temps, dans le but de pour prendre la ville de Tlemcen. C'est un siège unique en son genre, il a été édiée lors de l'attaque du roi mérinide, Abou Yakoûb, en 1299, qui convoitait la cité imprenable : et pour la soumettre, il installa en face d'elle un camp militaire fortifié (comme le montre la figure 3, à droite) avec mosquée et édifices divers, à l'intérieur d'une bordure de remparts mesurant près de 4 kilomètres. Ce siège dura huit ans et ne pris fin qu'avec l'assassinat du roi et la ville resta inviolée.

Richard L. Lawless ^(lawless, 1975) rapporte que le siège de Mansourah a été qualifié par Ibn Khaldoun comme « *un mur tel qu'un esprit, un être invisible aurait eu de la peine à pénétrer dans la cité* ».



Ignore r Fig. 3 Le camp fortifié qui ferme l'accès à la ville de Tlemcen

l'histoire de Mansourah (la victorieuse) s'est occulter l'histoire de la ville d'autant que ce lieu est cité par d'éminents penseurs etc'est, aujourd'hui, une destination phare du tourisme tlemcénien.

Une attitude purement égocentrique se trouve dans la description que fait le chroniqueur du quartier français, car la comparaison qu'il fait efface l'attrait qu'a pour les européens la ville arabe originale, ramassée sur elle-même:

Tlemcen est aujourd'hui, comme tous les grands centres algériens, divisé en deux parties : d'un côté occupant la plus grande partie de la ville, le quartier arabe, avec ses mosquées, ses *fonduks* ^(Magasins en arabe.) et son *mechuar* ^(Méchouar est le nom de la citadelle construite en 1145 par Abd El Moumen Ben Ali de la dynastie Almohade) et ses maisons à un étage, dont les façades ne sont pas peintes, qui donnent un aspect sombre et triste, et ses ruelles voutées. De l'autre côté, le quartier européen avec ses grands édifices, ses places spacieuses et ses rues tracées à la règle[...] (p. 57).

Ce regard occidental est tout à fait subjectif dans cette association de deux styles de villes qui n'a pas lieu d'être, l'engouement que provoque la ville arabe chez les occidentaux ne peut être ignoré.

Ce qui nous conforte dans notre prise de position est suscité par la fin de ce chapitre VII où notre voyageur espagnol dit :

« Il existe encore quelques monuments romains et quelques curiosités arabes, mais les vestiges de l'architecture arabe, si célébrés par certains voyageurs, se trouvent seulement dans quelques mosquées et dans le palais des sultans Zianides dont je parlerai au chapitre suivant » (p. 57).

Nous apprenons dans ce chapitre VIII intitulé « *Curiosités et monuments. Le quartier arabe. Un café maure* » (p. 59) que l'écrivain est accompagné par des officiers de l'Armée Française, sans lesquels il ne peut se déplacer et quand le colonel Delaporte ne peut pas l'accompagner, c'est l'officier Vignot, un lieutenant zouave qui le relaye.

Lors de cette sortie, la mosquée de Djamaa El Kebir de la place de la Mairie est visitée de fond en comble en passant par les 130 marches qui mènent en haut du minaret. Cette position imprenable, qui met Tlemcen aux pieds des deux visiteurs, permet à Servet de faire la description des

alentours, aidé en cela par l'officier français. Il mentionne deux endroits stratégiques dans l'histoire de Tlemcen, Sidi Boumediène et El Eubbad, mais, comme auteur naturaliste, Servet semble déroger à la règle et ne pas aller au fond des choses. Le panorama de l'architecture arabe qu'il donne est vraiment réducteur.

Cet endroit qu'il aperçoit depuis le minaret Sidi Boumediène et El Eubbad, sont des lieux stratégiques de la ville : ne sait-il pas que le saint homme Aboumediene El Ghouts (<http://quintessences.unblog.fr/page/8/>), nommé Sidi Boumediene, grand théologien est le saint patron de la ville, et qu'il est vénéré jusqu'à nos jours. Ne sait-il pas que sur ces lieux se trouve la *Medersad'El Eubbadoù Ibn Khaldoun* a enseigné et qui porte son nom aujourd'hui? Cette medersa, école coranique, a été créée en 1347 sous l'ordre du sultan Abou Al Hassan, elle fait partie du complexe religieux de Sidi Boumediène (mosquée, palais du Sultan, zaouia et hammam) (<https://histoireislamique.wordpress.com>).

Il faut reconnaître que nous découvrons une phase de l'histoire de Tlemcen méconnue dans cet ouvrage, il s'agit du quartier *Kaisaria*. C'est ce terme qui désigne les places commerciales dans l'ouest du Maghreb. Nous apprenons que durant l'occupation française, il a fait office de caserne : *Nous nous arrêtons un moment face aux restes de la fameuse Kissaria arabe, convertie actuellement en caserne de spahis* (p. 67).

Le rôle qu'a tenu ce quartier commercial diffère totalement de celui qu'il a de nos jours, c'est une curieuse activité commerciale, politique, militaire et interculturelle et une « espèce de mondialisation » avant la lettre :

La Kissaria était le centre commercial où les marchands de Pise, de Gène, de Provence et de Catalogne venaient changer leurs produits européens contre les marchandises des indigènes. C'était un ensemble d'édifices européens qui contenait des magasins et des habitations, des dépôts de toutes sortes de marchandises, des fours, des bains, un couvent et une église. La garde des portes était confiée aux consuls des différentes nationalités qui s'y trouvaient en accord avec les autorités du royaume... A la tombée de la nuit, aucun

indigène n'avait le droit d'accès sans un permis spécial des consuls (p. 67).

Comme l'explique Michel Collot (Collot, 1989) - qui définit l'écriture comme une espèce de lieu privilégié qui cristallise le lieu de la mémoire -, nous retrouvons dans les lignes du livre de Servet une occupation de la localité tout à fait inédite, une Kaisaria à vocation commerciale qui est occupée par l'armée française et aussi ce brassage ethnique et politique tout à fait original qu'a connu le quartier commerçant avec sa gestion internationale.

Parlant du Méchouar (Servet), un lieu historique distingué et une authentique citadelle avec ses palais royaux, ses casernes, ses boutiques ses mosquées, ses habitations et ses jardins - qui existe encore à l'heure actuelle -. Servet, qui est pourtant un espagnol, semble ne pas reconnaître l'Alhambra de Grenada, dans le palais royal du Méchouar, comment a-t-il pu ne pas observer la similitude frappante entre les deux édifices royaux ?

Il parle des magnifiques salons où délibéraient les gouverneurs Almohades et les rois

Abdel-Ouadites avec leurs ministres. Il rapporte que (Ibid.) :

Les histoires arabes décrivent les splendeurs du Méchouar, ses fabuleuses richesses, le faste de la cour des savants, artistes et poètes attirés par la protection des illustres sultanes et les fêtes somptueuses dont la magnificence provoquait l'admiration de tous les peuples orientaux

La subjectivité dans ce passage se trouve dans deux éléments, les sultanes et les peuples orientaux. D'abord, il n'est pas coutume que des femmes musulmanes aient des protégés et surtout en public, cet aspect est à prendre avec circonspection. Il décrit la splendeur destinée aux orientaux, lui-même, n'écrit-il pas son éblouissement, alors que c'est un occidental ?

Ce qui a le plus attiré le visiteur est un objet que possédait Abou Tachfin, il s'agit :

...d'un magnifique arbre en argent sur les branches duquel des oiseaux mus par un mécanisme ingénieux, chantaient, il y avait toute sorte de volatiles dont les chants harmonieux causaient l'admiration des courtisans et des habitants de la ville (p. 68).

Il faut dire que le souverain zianide Abou Tachfin (<http://tlemcenetalandalouspromis.blogspot.com>,

(2015) était un artiste passionné par le dessin et la construction.

Servet remarque aussi une magnifique horloge, appelée l'horloge des Abdelouadide (les Beni Zian), qui ornait le salon du trône (760 h- 1358 JC). C'est une œuvre d'art antérieure de plus de deux siècles à la première horloge qui se construisit à Strasbourg qu'un autre voyageur a admiré, l'abbé Bargès (LeandreBargès, (1859)) dans son livre « *Souvenir d'un voyage à Tlemcen* ». C'est un objet d'une rareté et d'une précision mécanique tout-à-fait exceptionnel pour l'époque. Tout un monde animal et humain y est représenté dans le rouage bien huilé des mécanismes qui se déclenchent toutes les heures, mettant en scène un serpent attaquant des oisillons, une fois l'heure sonnée, une allégorie à l'heure morte. Servet rapporte que des somptueuses demeures que contenait le Méchouar, seule subsiste la mosquée, à partir de laquelle l'Emir Abdelkader a prédit la guerre sainte contre les français. Il explique que ce lieu est maintenant très vaste, car avec la destruction et le rasage des palais et autres lieux symboliques, les français ont obtenu de l'espace et ont construit un hôpital, des casernes pour l'infanterie, pour l'ingénierie et pour l'artillerie, l'intendance, les prisons militaires et la poudrière et il reste toujours de la place pour les grandes cours et les jardins (p. 69).

Ainsi on constate l'œuvre on ne peut plus positive de la France s'est fait remarquer dans la transformation du Méchouar, outrageant la mémoire des lieux. Grâce à *Tlemcen capitale de la culture islamique 2011*, le palais a pu renaître de ses cendres et l'on peut admirer l'œuvre des vaillants ancêtres de Tlemcen.



Il va sans conteste que l'auteur, en digne écrivain naturaliste était très bien documenté sur tous les aspects de la civilisation algérienne, ses us et ses coutumes. Il avait

aussi pour avantage l'appui de l'armée française lui a ouvert toutes les portes, même celles des mosquées, qui ne sont pourtant pas ouvertes aux profanes. Toutes ces prérogatives lui ont permis de sonder et d'analyser en profondeur l'âme algérienne. Mais il va sans dire que les velléités politiques de José Maria Servet résident dans la perte de la colonie espagnole d'Oran et que le but de son voyage n'est autre qu'un sondage afin de jauger les chances de récupérer le territoire perdu. Ses intentions expansionnistes transparaissent dans l'introduction de son livre, où il s'étonne que l'Espagne ait pu renoncer à un pays aussi riche et beau comme l'est l'Algérie, et cet aveu est on ne peut plus éloquent.

Bibliographies

(s.d.). Récupéré sur <http://centros.edu.xunta.es/iesastelleiras/depart>.

(s.d.). Récupéré sur (<http://centros.edu.xunta.es/iesastelleiras/depart>):.

Benachenhou, O. (2013). *la lere mosquée d'algérie la grande mosquée d'agadir (tlemcen)*. Récupéré sur <http://tilimsen.blogspot.com>.

Bensenouci, G. (2011). *La callaboration entre archéologues architectes et techniciens s'impose*.

Collot, M. (1989). *La poésie moderne et la structure d'horizon*,. Paris,.

Garcia, E. (2015, 02 15). *Cerrando el círculo -los servet*. Récupéré sur <https://lembranzas.wordpress.com>.

<http://quintessences.unblog.fr/page/8/>. (s.d.).

<http://tlemcenetalandalouspromis.blogspot.com>. (/2015, 02).

http://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/chirac-sarkozy-hollande-trois-discours-sur-l-algerie_190865.html. (s.d.).

http://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/chirac-sarkozy-hollande-trois-discours-sur-l-algerie_190865.html. (s.d.).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_l'Algérie. (s.d.).

<https://histoireislamique.wordpress.com>. (s.d.).

Ibid,.

Ibid., .

Ibid., p. 54. (s.d.).

José, M. (1890). *En aregelia recuerdos de viaje madrid.*

José, M. *op.cit.*

José, M. (1889). *Recuerdos de viaje de paris a constantinopla.*

lawless, r. l. (1975). *capitale du Maghreb central. Analyse des fonctions d'une ville islamique médiévale.* . Récupéré sur http://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1975_num_20_1_13.

LeandreBargès, J. J. ((1859)). *ancienne capitale du royaume de ce nom, souvenir d'un voyage,Tlemcen.* Récupéré sur <https://www.abebbooks.fr/?cm>.

Magasins en arabe.

Méchouar est le nom de la citadelle construite en 1145 par Abd El Moumen Ben Ali de la dynastie Almohade . (s.d.). Récupéré sur <http://www.tlemcen-dz.com/endroits-visiter/el-mechouar-tlemcen.html>.

Servet, J. M.

Servet, J. M. , *op. cit.*,.

Servet, J. M. , *op. cit.*,.